**Les Jeunesses hitlériennes et la Seconde guerre mondiale**

**Lisa Pine**

**Traduit par Nadia Butaud**

Une histoire des combattants adolescents durant la guerre doit prendre en compte le rôle des Jeunesses hitlériennes (*Hitlerjugend* ou HJ) lors de la Seconde guerre mondiale. Cet article retrace l’histoire de la HJ depuis son statut de mouvement de jeunesse jusqu’à celui d’intermédiaire vers les effectifs guerriers. L’Allemagne avait une longue et fière tradition de mouvements de jeunesse – la place de la HJ dans celle-ci fut particulière. Hitler avait déclaré au congrès du parti à Nuremberg en septembre 1935 que : « À nos yeux, le jeune Allemand de demain doit être svelte et élancé, preste comme le lévrier, solide comme le cuir et dur comme l’acier Krupp[[1]](#endnote-1) ». Célérité, solidité et dureté étaient les trois valeurs idéales d’Hitler pour la jeunesse d’Allemagne. Un ethos ouvertement militaire parvint à s’illustrer dans les Jeunesses hitlériennes, incluant une masculinité dure et militaire bien différente des autres types de virilité incarnés dans les institutions traditionnelles comme la famille, l’école et l’Église. Cet article débutera par une exploration préalable de l’histoire de la HJ, afin de replacer la période de guerre dans son contexte. Il explorera ensuite l’entraînement de la HJ et ses expériences guerrières ainsi que la transformation des garçons de la HJ de membres d’un groupe de jeunesse en soldats. Au plus fort de la guerre, les garçons allemands (et les filles) furent enrôlés dans la défense antiaérienne (canon antiaérien). De plus, les garçons de la HJ rejoignirent la *Wehrmacht* et la *SS*. Vers la fin de la guerre, les jeunes garçons intégrèrent le *Volkssturm* (milice du peuple), défendant l’État national-socialiste jusqu’au bout en 1945. Comme le note Nicholas Stargardt : « Les valeurs nazies, avec leur polarisation entre le bien et le mal et leurs exhortations à l’engagement, la croyance et l’abnégation, avaient toujours exercé une fascination particulière sur les adolescents.[[2]](#endnote-2) »

 À la fin de l’année 1932, avant l’accession au pouvoir d’Hitler, les Jeunesses hitlériennes avaient un nombre de membres relativement faible (107 956 exactement)[[3]](#endnote-3). À cette époque, cinq à six millions de jeunes Allemands appartenaient à différents groupes de jeunesse[[4]](#endnote-4). Beaucoup d’entre eux faisaient partie du *bündisch* ou mouvement de jeunesse libre. Ces jeunes gens suivaient les traces du mouvement *Wandervögel* de l’époque wilhelmienne, revendiquant un ethos d’indépendance et de liberté. Les groupes de jeunesse *bündisch* méprisaient les mœurs traditionnelles de l’ancienne génération. Ils rejetaient aussi le système de Weimar et tout ce qu’il représentait. Ils développèrent un sens de la camaraderie juvénile à travers la randonnée, le camping et les chansons folkloriques. D’autres jeunes gens appartenaient à des groupes de jeunesse confessionnels affiliés aux Églises protestante ou catholique, à des groupes sportifs ou à des groupes de jeunesse rattachés à d’autres partis politiques, comme le KPD (Parti communiste d’Allemagne) et le SPD (Parti social-démocrate d’Allemagne).

 Le principal objectif du Chef de la Jeunesse du Reich, Baldur von Schirach, une fois Hitler arrivé au pouvoir en 1933, fut de bâtir une organisation étatique de jeunesse et d’essayer de regrouper tous les jeunes d’Allemagne au sein des Jeunesses hitlériennes. Au début, les Jeunesses hitlériennes semblèrent attrayantes et excitantes. Elles donnaient aux jeunes garçons et aux adolescents l’opportunité de prendre part à un nouveau mouvement, d’échapper à l’autorité parentale et à l’ennui de leurs foyers. Elles offraient aux adolescents le sentiment d’avoir un but à atteindre et aussi un sentiment d’appartenance et d’unité. Les Jeunesses hitlériennes créèrent également une occasion nouvelle de participer à des activités destinées aux jeunes pour certains adolescents, en particulier ceux des zones rurales, qui n’avaient auparavant pas accès aux mouvements de jeunesse. Avant la fin de l’année 1933, les Jeunesses hitlériennes comptaient plus de 2 millions de membres. Même si cette croissance rapide du mouvement s’expliquait en partie par l’attraction suscitée sur la jeunesse après la « prise de pouvoir » nazie, une large part en revenait au processus de *Gleichschaltung* (« coordination ») des jeunes par le régime nazi. La Ligue des jeunes communistes d’Allemagne (KJVD), le Mouvement des jeunes travailleurs socialistes sociaux-démocrates (SAJ) et l’Association des jeunes socialistes allemands (SAP) avaient été dissous et d’autres groupes, telles les organisations de jeunesse protestantes, avaient fusionné avec les Jeunesses hitlériennes en décembre 1933. Le Concordat entre Hitler et le pape protégea temporairement l’autonomie des groupes de jeunesse catholiques (jusqu’en 1936). En 1936, la Gestapo interdit tous les groupes de jeunesse qui demeuraient extérieurs aux Jeunesses hitlériennes. Avant la fin de l’année 1936, les Jeunesses hitlériennes totalisaient 5,4 millions de membres.

***La HJ, nouveau foyer de la jeunesse allemande***

 Le 1er décembre 1936, la Loi concernant les Jeunesses hitlériennes établissait que : « Le futur de la nation allemande dépend de sa jeunesse et la jeunesse allemande doit donc être préparée à ses devoirs futurs. » Elle décrétait que :

1. L’intégralité de la jeunesse allemande à l’intérieur des frontières du Reich est organisée dans le cadre des Jeunesses hitlériennes.
2. Tous les jeunes Allemands, en plus d’être éduqués chez eux et à l’école, seront éduqués au sein des Jeunesses hitlériennes physiquement, intellectuellement et moralement dans l’esprit du national-socialisme afin de servir la nation et la communauté.
3. La tâche d’éduquer la jeunesse allemande au sein des Jeunesses hitlériennes est confiée au chef national de la jeunesse allemande du NSDAP. Il devient donc le « Chef de la jeunesse du Reich allemand ». Son bureau prend le rang d’Agence gouvernementale suprême dont le siège se trouve à Berlin et il sera directement responsable auprès du Führer et chancelier du Reich.
4. Toutes les réglementations nécessaires pour exécuter et compléter ce décret seront émises par le Führer et chancelier du Reich.[[5]](#endnote-5)

Cet édit, qui rendit Schirach directement responsable auprès d’Hitler comme « Chef de la jeunesse du Reich allemand », signifiait qu’il n’était plus contraint par l’autorité du ministre de l’Intérieur. La loi sur les Jeunesses hitlériennes était aussi importante parce qu’elle donnait officiellement et légalement aux Jeunesses hitlériennes un statut équivalent à celui du foyer familial et de l’école en matière d’éducation des enfants allemands. Toutefois, malgré ces premières dispositions, l’adhésion aux Jeunesses hitlériennes n’était pas encore obligatoire. Néanmoins il y eut davantage de pression sociale pour les rejoindre après 1936. Le 25 mars 1939, une autre ordonnance concernant la jeunesse décréta que : « Tous les jeunes étaient obligés de l’âge de 10 ans à leur dix-neuvième anniversaire de servir dans les Jeunesses hitlériennes. » Les garçons âgés de 10 à 14 ans devaient rejoindre le *Deutsches Jungvolk* (DJ), tandis que ceux de 14 à 18 ans devaient rejoindre les Jeunesses hitlériennes. Les filles allemandes devaient rejoindre les organisations de filles nazies correspondantes, la *Jungmädelschaft* (JM) pour les filles âgées de 10 à 14 ans et la *Bund deutscher Mädel* (BDM) pour celles de 14 à 18 ans. Il en allait de la responsabilité du parent ou tuteur légal d’inscrire les enfants ou adolescents aux Jeunesses hitlériennes et ils pouvaient recevoir une amende ou être emprisonnés pour manquement délibéré à cette obligation. De surcroît, le décret établissait que : « quelqu’un qui empêche avec malveillance ou tente d’empêcher une jeune personne de servir dans les Jeunesses hitlériennes sera puni par une amende ou un emprisonnement. »[[6]](#endnote-6) Les membres des Jeunesses hitlériennes étaient obligés de prêter serment de loyauté à Hitler.

Lorsque l’adhésion devint obligatoire en 1939, les Jeunesses hitlériennes avait perdu une part de leur attrait d’origine. Elles étaient en train de devenir un instrument au service de l’autoritarisme et de l’endoctrinement. La force de séduction initiale du slogan « la jeunesse mène la jeunesse » se dissipa et les populaires randonnées furent remplacées par un entraînement prémilitaire plus dur. Il y avait aussi de plus en plus d’obligations, notamment la collecte d’argent pour le *Winterhilfswerk* (Organisme de secours d’hiver) et la cueillette de baies et d’herbes. Le Reicharbeitsdienst (RAD) impliquait les membres des Jeunesses hitlériennes en les faisant aider aux moissons, la traite des vaches et la coupe du bois. Il s’agissait d’insister sur la doctrine « du sang et de la sueur » et d’offrir une expérience de vie rurale aux jeunes gens des villes. Cela correspondait à la vision nazie qui percevait les villes comme des jungles d’asphalte engendrant un mode de vie malsain. Une circulaire des Jeunesses hitlériennes datée du 8 janvier 1940 stipulait : « Le RAD est une tâche politique du national-socialisme. Son objectif est de ramener à la terre les garçons et les filles des villes, de créer de nouvelles recrues pour les occupations agricoles et d’assurer ainsi leur subsistance. Les meilleurs d’entre eux pourront se voir offrir une opportunité d’installation. Les Jeunesses hitlériennes sont le seul exécuteur du RAD. »[[7]](#endnote-7) À partir de février 1940, les membres des Jeunesses hitlériennes eurent à prendre leur service deux dimanches par mois. Certains en vinrent à voir les Jeunesses hitlériennes comme une restriction à la liberté de leurs loisirs, puisqu’elles prenaient toujours plus de leur temps en dehors de l’école. Le contrôle étatique avait remplacé l’emprise parentale. Les parents aussi exprimèrent des inquiétudes quant à la somme de temps que leurs enfants passaient aux activités des Jeunesses hitlériennes.

Pour ce qui était de l’ethos moral, les membres des Jeunesses hitlériennes – et en particulier les chefs – étaient tenus de ne montrer aucun signe de faiblesse. Au sein de cette organisation virile, le courage et l’endurance étaient les types de comportements attendus. La discipline, la confiance en soi, au service de la « communauté nationale », le militarisme et au bout du compte la préparation à combattre et mourir pour la patrie devinrent centraux dans l’entraînement de la HJ. Eberhard Weinbrenner réfléchit au fait de grandir dans l’Allemagne des années 1930 : « Ce fut une jeunesse pleine d’expériences intenses et d’événements dramatiques. Le parti comprit tôt que la manière la plus efficace de lier les enfants à l’État nazi était de leur procurer le genre d’expériences qui garantiraient leur loyauté. C’est pourquoi ils organisèrent des célébrations, des marches, des événements sportifs et, globalement, une vie qui semblait libre et pleine de distractions excitantes. (…) Le parti était (…) capable de façonner une génération de conformistes et, au final, de créer un peuple qui suivrait volontiers les ordres quand les choses deviendraient sérieuses (…) Nous fûmes leurrés par une manipulation insidieuse et subtile qui nous força à intégrer le monde de l’idéologie nazie. »[[8]](#endnote-8) Au sein des Jeunesses hitlériennes, loin des vecteurs traditionnels de socialisation – la famille, l’école, l’Église –, on laissait libre cours aux instincts. La jeunesse allemande était autorisée à être « libre » au nom de la cause nazie, ce qui menait à des confrontations entre enfants et parents, comme entre élèves et enseignants. Pourtant cette liberté était illusoire pour la génération des Jeunesses hitlériennes. Au même moment, Hitler était intransigeant quant à ses objectifs éducatifs pour la jeunesse allemande. Dans un discours de 1938 où il décrivait le voyage mené par ceux qui passaient du *Jungvolk* aux Jeunesses hitlériennes, puis intégraient « immédiatement le parti » ou l’une de ses organisations, il concluait : « ils ne seront plus jamais libres, pour leur vie entière ». Par conséquent, le concept de liberté était intrinsèquement contradictoire et paradoxal. Albrecht Günther écrivit : « avec leurs amis, ils forment des hordes aventureuses, qui développèrent parfois un goût effrayant pour les entreprises dangereuses et les idées “non civilisées”. Un étrange univers de valeurs, très uni et fermé, et tout à fait indépendant de la vision qui règne dans le foyer parental ou à l’école, apparaît sous nos yeux. La protection du foyer et le comportement bourgeois y sont méprisés. L’assiduité à l’école est rejetée au profit du courage et des prouesses physiques. »[[9]](#endnote-9)

Le leadership et l’obéissance étaient également des règles importantes à l’intérieur de l’organisation des Jeunesses hitlériennes. Ils étaient inculqués via une discipline stricte, de longues marches et des exercices, le port de l’uniforme et l’ethos du groupe. Ancien membre de la HJ, Jost Hermand note que, pour les Jeunesses hitlériennes, « le désir de subordonner les autres » était « vissé dans leur crâne »[[10]](#endnote-10). La HJ fixa des règles strictes à ses chefs[[11]](#endnote-11). Les garçons accédant au poste de chef devaient avoir conscience que ce n’était pas un « privilège » mais une « obligation ». L’honneur et le prestige de la HJ devaient être au centre des pensées et des actes d’un chef, lequel devait le mettre en avant par un comportement irréprochable, que ce soit « en service ou lors de ses moments de loisir ». En service, il devait être convenablement vêtu d’un uniforme réglementaire et propre. Les garçons promus à la direction de la HJ étaient tenus d’être loyaux et dévoués à cette organisation, qu’ils « ne devraient jamais quitter pour des raisons frivoles ou futiles ». Au sein des Jeunesses hitlériennes, il fallait que la volonté de l’individu cédât la première place à celle du mouvement conçu comme un tout. Les ordres devaient être donnés « avec la responsabilité personnelle » du côté du donneur d’ordre et ne jamais « manquer de tact ni d’esprit de camaraderie ». Les ordres se devaient d’être « brefs, clairs, nécessaires et faciles à comprendre ». Les chefs eux-mêmes, subordonnés à d’autres se trouvant à un échelon plus élevé de la hiérarchie, étaient astreints à suivre avec précision et obéissance les ordres et les directives qui leur étaient donnés, afin d’offrir le meilleur exemple à leurs propres subordonnés. Les chefs devaient conserver une attitude calme et professionnelle, et garder leur sang-froid, « même dans les moments critiques ». Ils devaient maintenir la discipline et prendre soin de leurs subordonnés. Il leur fallait s’assurer que leurs garçons portent les vêtements appropriés au temps et qu’ils mangent et boivent suffisamment durant les randonnées et les marches. De plus, chaque chef était obligé de suivre le règlement et les instructions de l’organisation HJ.

Le parti nazi fournissait l’idéologie générale lors des assemblées hebdomadaires de la HJ, mais ne définissait pas clairement un programme national. C’est pourquoi ces assemblées variaient considérablement en fonction des préférences personnelles ou du degré de fanatisme des chefs locaux. Les intervenants y parlaient du fait d’appartenir à une nouvelle Allemagne, et c’est ainsi que l’idéologie nazie était inculquée. Les activités de la HJ incluaient le chant, la lecture de récits héroïques du passé allemand et les rassemblements autour de feux de camp. Des similitudes existaient donc par certains côtés avec les anciens mouvements de jeunesse d’Allemagne et d’ailleurs. Les activités les plus populaires étaient les *Geländspiele* (« manœuvres »), qui avaient lieu à la campagne. Il s’agissait surtout de « jeux de guerre » ayant pour objectif la conquête d’un territoire, comme par exemple un pont ou une place de village. Cela impliquait des séances de stratégie et la discussion de tactiques pour déjouer l’adversaire. De cette manière, le jeu enfantin du cache-cache était transposé en une activité quasi-militaire.

Un aspect important de la HJ était sa structure hiérarchique. Gravir les échelons menait au contrôle d’un nombre de jeunes toujours plus élevé lors des opérations quasi-militaires, des exercices et des marches. Surtout, les qualités de leadership étaient reconnues et récompensées. Ceux qui faisaient preuve de sens du leadership étaient promus à un rythme accéléré. Les prouesses, la force et l’esprit sportifs étaient particulièrement récompensés. L’esprit de compétition et l’émulation étaient encouragés. Les manuels de direction à destination de ceux qui étaient en charge de l’entraînement des jeunes encourageaient les prouesses physiques. La formation de la HJ comportait des éléments variés comme la forme physique, la discipline, l’adhésion à l’organisation et à ses codes vestimentaires. Une bonne condition physique était l’un des plus importants attributs de la HJ. Ses membres avaient le « devoir » d’être en forme physiquement. Pour être acceptées dans l’organisation, les nouvelles recrues devaient réussir une évaluation physique, qui incluait de la course et du saut en longueur, ainsi que des « tests de courage ». Les garçons étaient tenus de démontrer leur force et leur bravoure. Ils participaient à des événements sportifs et des compétitions nombreuses. Le « Concours national des sports de la HJ » était le point d’orgue de ces événements. Il exhibait la force physique et la fermeté d’âme de la jeunesse allemande. Au congrès du parti de 1937, Hitler s’adressa à la jeunesse en ces termes : « À la place de jeunes gens qui étaient auparavant élever pour s’amuser, entre dans l’âge adulte maintenant une génération élevée pour la privation, l’abnégation et par-dessus tout le développement d’un corps sain et résistant. »[[12]](#endnote-12)

L’idéologie était présentée de manière approfondie lors des *HJ Heimabende* (soirées communes). Les chefs de la HJ étaient informés grâce à des manuels de formation de ce que devaient comporter ces séances et de la façon de les mener. Ils racontaient aux garçons les légendes des héros germaniques et leur lisaient de la littérature sur les champs de bataille. On enseignait à la jeunesse le besoin de préserver « la pureté du sang allemand », la menace contre l’Allemagne que représentaient les Juifs et l’importance de gagner de « l’espace vital » à l’Est. Le Troisième Reich voulait logiquement assujettir ses voisins de l’Est considérés comme « inférieurs » et « sous-humains » et être héroïque au combat. Les Jeunesses hitlériennes socialisaient la jeunesse allemande avec la militarisation et le but ultime d’acquérir un nouvel « espace vital ». Les garçons se livraient à des jeux de guerre, étudiant des cartes et repérant leurs ennemis. Ils apprenaient à maîtriser le terrain autant que leurs capacités à s’orienter dans l’obscurité. Ils dormaient sous des tentes, chantaient des chansons *völkisch*, marchaient et s’exerçaient à manier le fusil. Dans le cadre de leur entraînement prémilitaire composé de différents sports comme la boxe, les randonnées éprouvantes, les marches et les exercices, on enseignait aux garçons âgés de dix à dix-huit ans à tirer.

La formation prémilitaire de la HJ était effectuée par la Direction de la Jeunesse du Reich conjointement avec le haut commandement de la *Wehrmacht*. Afin d’endurcir les garçons, Hermand note : « nos marches devinrent de plus en longues, et nos sacs à dos de plus en plus lourds ».[[13]](#endnote-13) Ces activités les préparaient au combat actif sur le terrain quand la guerre commencerait. Jurgen Herbst se rappelle une nuit mémorable de 1944 lors du camp de ski annuel, durant laquelle lui et ses camarades du *Jungvolk* eurent à gravir malgré l’orage le pic Achtermann, haut de 3040 pieds. Il décrit sa joie immense au moment d’atteindre le sommet : « Nous nous sentions fiers et transportés de bonheur. Nous avions fait nos preuves, avions montré que nous savions suivre les ordres et que nous étions prêts à évoluer et persévérer en tant que soldats. »[[14]](#endnote-14) En plus de leur entraînement physique, on inculquait aux membres des Jeunesses hitlériennes, pendant leurs séances *Heimabend*, un esprit militariste. Les thèmes abordés incluaient les grands soldats du passé de l’Allemagne et la guerre elle-même. Ces séances étaient complétées par des films et des pamphlets qui traitaient du sujet. En outre, des soldats rendaient visite aux groupes des Jeunesses hitlériennes pour leur raconter leurs expériences au front. Les camps de préparation militaire entraînaient les jeunes à la lecture de cartes, aux activités de reconnaissance, au tir, au service de garde et au camouflage.

Jurgen Herbst qualifie cette époque où il était un chef *Jungvolk* de « très exaltante ». Il se rappelle : « Le *Jungvolk* (…) me confia des responsabilités à un très jeune âge et m’enseigna ce que signifiait de devenir un meneur d’hommes. Ce fut la camaraderie entre nous, les garçons, et la conscience des devoirs que la guerre nous imposait qui nourrirent mon enthousiasme et donnèrent un sens à la vie. »[[15]](#endnote-15) Mais, quand il raconte sa formation militaire au service de travail obligatoire de Rodewald au début de l’année 1945, l’enthousiasme et l’exaltation ne sont plus aussi évidents : « Les semaines à Rodewald étaient froides, humides et misérables. Nous, les garçons âgés de seize ans, nous étions entraînés aux bases du combat d’infanterie. De la mi-janvier à la mi-mars, nous fûmes envoyés de jour comme de nuit dans des prairies marécageuses où nous nous enfoncions jusqu’aux genoux dans la boue. Chaque fossé, dissimulé sous une couche de neige gelée, nous faisait plonger dans une eau glaciale. Nous apprenions comment, la baïonnette à la main, prendre d’assaut les tranchées d’un ennemi imaginaire et comment enflammer au bazooka des meules de foin. Nous étions aspergés de gaz lacrymogène et devions en traverser les nuages, parfois en rampant et d’autres fois en courant à toute allure, avec nos masques à gaz sur le visage jusqu’à ce que nos poumons s’épuisent et que nous nous écroulions dans la boue gelée. Nos baraquements étaient froids, et nous souffrions de diarrhées et de fièvres. »[[16]](#endnote-16) Et pourtant c’était facile comparé à ce qui attendait les garçons de la HJ sur le front.

***L’entrée en guerre des Jeunesses hitlériennes***

Durant la guerre, les devoirs envers la HJ devinrent de plus en plus chronophages et dangereux. D’abord, les membres des Jeunesses hitlériennes occupèrent des positions auxiliaires sur le front intérieur. Ils faisaient du porte-à-porte afin de collecter du papier, du tissu et de la ferraille pour l’effort de guerre, et partaient à la recherche d’herbes médicinales et de champignons. Ensuite, ils travaillèrent comme estafettes et messagers. Enfin, la HJ s’impliqua dans la défense anti-aérienne et ses membres furent envoyés sous les drapeaux au sein des unités combattantes quand le cours de la guerre se retourna contre l’Allemagne.[[17]](#endnote-17) Michael Kater note qu’à la fin de l’année 1943, 226 camps de préparation à l’armée avaient été créés pour entraîner 515 000 garçons de la HJ âgés de 16 ans et plus. En 1944-1945, les garçons âgés de quinze ans furent aussi appelés pour s’entraîner dans ces camps.[[18]](#endnote-18) Cet entraînement déplaisait aux adolescents, d’une part parce qu’il dupliquait l’entraînement qu’il avait déjà reçu au sein de la HJ et d’autre part parce qu’il prenait leurs vacances.

Au camp KLV à Gross-Ottingen dans le Warthegau, en 1943-1944, Hermand décrit un manque de camaraderie et « un ordre hiérarchique (…) auquel on ne pouvait pas échapper ».[[19]](#endnote-19) Il se rappelle comment « c’étaient les garçons athlétiques, ceux qui étaient plus forts physiquement et aussi les grandes gueules qui prenaient le dessus immédiatement ; les plus faibles, ou ceux qui comme moi avaient moins confiance en eux, n’avaient aucune chance ».[[20]](#endnote-20) Pour ce qui concernait l’exhibition de masculinité, il se souvient que : « La frime devint si grossière que pour montrer sa virilité un garçon se serait masturbé devant les autres, aurait mis sa semence dans un verre et puis l’aurait fait passer fièrement. »[[21]](#endnote-21) Il ajoute que l’amitié était considérée comme un signe de « mollesse » et que « tout attachement naissant attirait immédiatement l’attention des garçons les plus forts qui le brisaient avec vigueur afin de maintenir l’ordre hiérarchique existant ».[[22]](#endnote-22)

Les membres des Jeunesses hitlériennes qui devenaient soldats étaient d’abord optimistes sur le fait que l’Allemagne allait rapidement gagner la guerre. Ils croyaient que l’ennemi se trouvant sur le front de l’Est était inférieur, puisque la propagande nazie avait catégorisé ainsi les Polonais et les Russes. Les succès de la rapide *Blitzkrieg* en 1939 et 1940 maintinrent cette vision optimiste. Toutefois, ce fut la guerre contre l’URSS, avec l’opération Barbarossa déclenchée le 22 juin 1941, qui modifia significativement l’état d’esprit des soldats. Au début, au cours de l’été et de l’automne 1941, tandis que les soldats de la *Wehrmacht* envahissaient l’URSS : « Leur succès rapide accrut le sentiment de supériorité même des plus jeunes des soldats d’Hitler ».[[23]](#endnote-23) Ils réquisitionnèrent des provisions de nourriture et de boisson dans les territoires occupés, et aussi des vêtements à l’approche de l’hiver. Cependant, les soldats soviétiques, dont la force et le nombre n’avaient pas été anticipés, les surprirent vite. La propagande qui donnait des Russes une image d’« humains des marais » ne semblait pas en accord avec la réalité, car les Allemands rencontraient des soldats ennemis courageux. La plupart des membres des Jeunesses hitlériennes avaient été convaincus de leur supériorité allemande. Cette certitude se transforma bientôt en désespoir et en désillusion. Les défaites et les revers sévères eurent de graves conséquences pour les soldats allemands, en particulier pour les plus jeunes issus des Jeunesses hitlériennes. Ils perdirent leurs illusions et rapidement l’ardeur à s’engager dans la guerre fut remplacée par l’horreur du combat, tandis que la situation de l’Allemagne empirait. Les pénuries de nourriture devinrent plus courantes tout comme les maladies causées par les moustiques et les poux. Helmut Nielsen écrivit aux siens le 28 mai 1940 : « Nous sommes fatigués au point de tomber. Les seules choses qui nous gardent éveillés sont l’alcool, la nicotine et l’incessant grondement rageur des tirs antiaériens qui nous cassent les oreilles. On ne peut agir que mécaniquement, on ne peut plus penser. »[[24]](#endnote-24)

Entre 1943 et 1945, environ 200 000 adolescents servirent comme canonniers pour détruire les avions ennemis.[[25]](#endnote-25) La formation à l’artillerie antiaérienne, qui montrait aux garçons comment manier les projecteurs et les canons antiaériens, ne durait que quatre semaines. Après cela, les *Luftwaffenhelfer* (qui n’avaient parfois que quinze ans) expérimentaient le combat actif, d’abord dans leurs propres localités, puis dans des lieux éloignés de chez eux. Le sort des jeunes *Luftwaffenhelfer* était fixé par les ordres politiques et la crise militaire.[[26]](#endnote-26) Obligés de travailler de nuit comme de jour, ils étaient privés de sommeil et terrifiés. Malgré cela, ces garçons continuaient à combattre, guidés par un sens du devoir envers le *Führer* et la patrie. L’effusion de sang était un symbole de courage et d’héroïsme – les marques de fabrique de leur masculinité. Ils étaient déterminés à ne montrer aucune faiblesse ou mollesse. Comme Kater le note : « L’expérience des *Luftwaffenhelfer* qui débuta en février 1943 constitua une première dans l’histoire du Troisième Reich : des garçons qui n’avaient parfois pas quinze ans se livraient comme soldats à un combat actif. »[[27]](#endnote-27) Il y eut de lourdes pertes. Les filles de la BDM – certaines d’entre elles âgées de seulement seize ans – servirent aux côtés de leurs homologues masculins de la HJ comme *Luftwaffenhelfer*. En 1943, quand les filles commencèrent à remplir cette fonction, on leur dit qu’elles n’auraient pas à utiliser l’armement antiaérien. Pourtant, à partir de 1944, les filles utilisèrent aussi des armes antiaériennes et furent instruites dans l’emploi des canons, des grenades et mitrailleuses. Et par conséquent, comme le remarque Ludger Tewes, la guerre impliquait « non seulement les jeunes garçons, mais aussi les filles ».[[28]](#endnote-28) Au printemps 1945, les filles qui servaient comme *Luftwaffenhelfer* étaient postées dans environ 350 sites d’artillerie à travers l’Allemagne. De toute évidence, il s’agissait pour les filles de la BDM d’un rôle bien différent de celui qui avait été le leur jusqu’alors au sein de l’organisation et d’une violation flagrante de l’idéologie nazie qui ne les avait prévues que dans la fonction féminine de futures mères.[[29]](#endnote-29) Bien sûr, nombre de ces jeunes filles perdirent la vie dans les situations dangereuses dans lesquelles elles avaient été placées, au combat armé.

Rempel affirme que : « Vers la fin de la guerre, les Jeunesses hitlériennes étaient un peu plus qu’un canal commode pour alimenter en personnel, à la fois masculin et féminin, la Waffen-SS. »[[30]](#endnote-30) La campagne de recrutement « *Nur Du* » au cours du printemps et de l’été 1944 cibla les jeunes âgés de seize à dix-huit ans. Sans aucun doute, les jeunes âgés de seize et dix-sept ans étaient mineurs. En juin 1944, la SS avait entraîné un grand nombre de garçons de la HJ à se battre sur le front de l’Ouest. Ils entamèrent le combat actif le lendemain du D-Day, le 7 juin 1944. Environ 20 000 garçons de la 12ème Panzerdivision SS « Jeunesses hitlériennes » engagèrent le combat contre les troupes alliées en Normandie. Ils se battirent avec la vigueur de la jeunesse et la conscience de l’importance de leur mission. Ils luttèrent avec ténacité et une foi inébranlable, mais perdirent 3000 d’entre eux en juillet 1944 ; en septembre 1944, ils furent vaincus par des forces ennemies supérieures. En tout, la SS incorpora 150 000 adolescents durant les six derniers mois de la guerre.[[31]](#endnote-31)

Tout au long de la guerre, il y eut très peu de coordination entre les chefs des Jeunesses hitlériennes et les officiers de la *Wehrmacht*. Les nouveaux jeunes soldats étaient mécontents de devoir répéter les exercices de combat qu’ils avaient déjà subis au sein des Jeunesses hitlériennes. Cela les énervait et les frustrait. Ces entraînements exténuants et répétitifs sapaient la vigueur de ces jeunes soldats qui étaient impatients de s’engager dans la bataille. Une fois en guerre, ils enduraient de grandes épreuves comme la faim, la maladie, l’épuisement, les blessures, le spectacle de la mort de leurs camarades soldats et la confrontation à leur propre mort. Ils en vinrent à interroger ce qu’ils faisaient, ainsi que la véracité de l’idéologie nazie et de la propagande. Certains cherchèrent une issue – à travers le suicide ou l’automutilation afin d’être renvoyés chez eux. D’autres désertèrent simplement, malgré la peine de mort prévue pour ce délit.

En août 1944, Artur Axmann (qui avait pris la suite de Baldur von Schirach comme Chef de la jeunesse du Reich allemand en août 1944) appela les garçons nés en 1928 à se porter volontaires dans la *Wehrmacht*. Stargardt note que « des cohortes entières des Jeunesses hitlériennes répondirent à la convocation et en six semaines 70% de ce groupe d’âge s’étaient engagés. »[[32]](#endnote-32) Le 19 octobre 1944, le *Volkssturm* (milice du peuple) fut créé pour incorporer tous les hommes âgés de 16 à 60 ans qui étaient capables de porter les armes afin de défendre la patrie. Dans bien des cas, à cet égard aussi, des groupes entiers de la HJ s’enrôlèrent ensemble. Rempel prend l’exemple de la HJ bavaroise, qui plaça au moins un cinquième de ses membres dans les unités du *Volkssturm*, pour montrer l’« importante implication clairement prévues des Jeunesses hitlériennes dans la milice du peuple ».[[33]](#endnote-33) Cela incluait : 811 garçons et filles dans les groupes anti-char ; 2246 dans les unités d’alerte ; 727 dans les groupes des communications ; 918 dans les équipes de messagers ; 4726 dans les unités de soutien général ; 1119 dans les unités d’approvisionnement ; 1036 dans les unités sanitaires BDM ; et 361 dans les groupes de vigie BDM. [[34]](#endnote-34) Les Nazis ne cherchèrent pas à obtenir le consentement parental. Au contraire, les parents encouraient des sanctions judiciaires si leurs fils ne s’enrôlaient pas. Sans aucun doute, cela contredisait les mesures nazies d’évacuation destinées à protéger les enfants allemands (KLV – *Kinderlandverschickung*). Pourtant le régime légitima cette action. Le commandant en chef du *Volkssturm* justifia d’envoyer des adolescents au front, essentiellement en arguant que la cohorte des jeunes devait être sacrifiée pour le bien de la nation.[[35]](#endnote-35) Les adolescents se voyaient confier des tâches comme creuser des tranchées, monter la garde et défendre les villes et les villages. Dietrich Strothmann se rappelle : « Je n’étais qu’un gosse ordinaire, obéissant, docile, accommodant (…) disposé à accomplir son devoir à tout moment, disponible et, en fin de compte, prêt à mourir. »[[36]](#endnote-36) En janvier 1945, des garçons âgés de seize et dix-sept ans tenaient des mitraillettes.[[37]](#endnote-37) Au printemps 1945, les bataillons HJ alimentaient en grande partie le front de l’Est. En avril 1945, ainsi que le remarque Stargardt, « Hitler en personne autorisa l’envoi depuis Berlin de 6000 garçons des Jeunesses hitlériennes pour renforcer les hauteurs de Seelow où ils affrontèrent les forces de Zukhov de l’autre côté de l’Oder. Hitler et son régime révélaient quelle perspective ils offraient à ceux qu’ils avaient si longtemps glorifiés comme incarnant le futur de la nation : la mort. »[[38]](#endnote-38) Par ailleurs, entre décembre 1944 et mai 1945, des jeunes filles de seulement quatorze ans rejoignirent le *Volkssturm*, furent entraînées à l’usage des armes et formèrent des petits détachements dans Berlin et ailleurs. À la fin, en danger de mort, certaines de ces filles combattirent corps à corps les soldats russes. Rempel signale l’exploitations des adolescents au cours des derniers mois de la guerre, soutenant que les Jeunesses hitlériennes et la SS conspirèrent à engendrer une croisade d’enfants pour consolider leurs défenses en miettes ». [[39]](#endnote-39)

Malgré l’insistance à vouloir que ces jeunes garçons (et filles) fussent essentiels à l’effort de guerre, on leur donnait un équipement et un armement inadéquats et « une formation désordonnée »[[40]](#endnote-40). Au cours des derniers mois de la guerre, les Jeunesses hitlériennes formèrent des brigades antichars contre l’avancée soviétique et composèrent des unités pour sécuriser des ponts stratégiques. En avril 1945, les membres de la HJ se livrèrent à des batailles de rue contre les soldats soviétiques à Berlin. Antony Beevor a raconté comment les détachements HJ s’acharnèrent à tenir les ponts de Pichelsdorf et de Charlotten au-dessus de la Havel.[[41]](#endnote-41) Ces combattants adolescents craignaient grandement la revanche de leurs ennemis et cela les rendait plus déterminés à continuer à se battre. Lors de la bataille de Berlin, certains garçons des Jeunesses hitlériennes rentraient chez eux pour la nuit, puis « retournaient au combat chaque matin avec un déjeuner emballé par leurs mères ». [[42]](#endnote-42) Dans pareilles circonstances, l’esprit de ces garçons qui avaient à peine quinze ans était animé par leur détermination à détruire autant de chars soviétiques que possible. Gerd Häffner se souvient : « Ils attaquaient les chars avec une intrépidité absolument indescriptible. Et ils n’étaient vraiment que des enfants. J’avais dix-sept ans, mais ils n’avaient que quinze ans ou moins. Sans une pensée pour eux-mêmes, ils avançaient vers une mort certaine. Et, à plusieurs reprises, ils forcèrent effectivement les Russes à battre en retraite. Mais ensuite il y avait ces enfants dans leurs uniformes HJ qui étaient laissés à terre dans les rues. »[[43]](#endnote-43)

En conclusion, le régime nazi porta beaucoup d’attention à la jeunesse allemande, révélant ainsi un aspect clé de l’idéologie nationale-socialiste – la création d’une société utopique fondée sur le concept d’une « communauté nationale » forte et pure au sein de laquelle la jeunesse avait un rôle important à jouer. Cependant la HJ se mua d’une organisation de jeunesse en un réservoir de personnel de guerre. La génération HJ fut importante pour la « communauté nationale », la guerre et la conquête de l’empire. Le Troisième Reich fut un régime qui rechercha l’expansion territoriale et le *Lebensraum* (« espace vital »), et les Jeunesses hitlériennes eurent un rôle considérable dans ce contexte. Gerhard Rempel soutient que la génération des Jeunesses hitlériennes « expérimenta une forme particulière de socialisation (…) caractérisée par un embrigadement intense et un solide endoctrinement, conçus pour inculquer un patrimoine social défini artificiellement » et que les membres des Jeunesses hitlériennes étaient « obligés d’assumer des rôles prédéterminés sans avoir la liberté d’envisager des alternatives ».[[44]](#endnote-44) Leur engagement dans l’effort de guerre et, en particulier, dans le combat actif montra les contradictions du national-socialisme. Comme Stargardt l’affirme à juste titre : « les très jeunes gens au nom desquels le régime nazi poursuivait sa vision utopique durent être sacrifiés pour sa défense ». [[45]](#endnote-45) Tout au long du front de l’Est, les garçons et filles allemands furent utilisés dans une résistance de la dernière chance, au moment où celle-ci s’effondrait face à la victoire soviétique. Même si de nombreux combattants adolescents se virent comme une génération de la jeunesse allemande poursuivant une obligation similaire à celle de ceux qui prirent part à la Grande Guerre, la vérité est qu’ils furent manipulés et trahis. Les membres des Jeunesses hitlériennes comme leurs homologues féminines du BDM furent en fin de compte obligés de participer à l’effort de guerre nazi – même face à la mort – et de servir le régime jusqu’à sa mort en 1945.

1. Cité dans L. Pine, *Education in Nazi Germany*, Oxford, Berg, 2010, p. 95. L’historiographie des Jeunesses hitlériennes comprend les travaux incontournables suivants : A. Klönne, *Hitlerjugend. Die Jugend und ihre Organisation im Dritten Reich*, Hanover, Norddeutsche Verlagsanstalt Goedel, 1955 ; A. Klönne, *Jugend im Dritten Reich. Die Hitler Jugend und ihre Gegner*, Munich, Diederichs Eugen, 1984 ; H. Boberach*, Jugend unter Hitler*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1982 ; K. Huber, *Jugend unterm Hakenkreuz*, Berlin, Ullstein, 1982. Sur les Jeunesses hitlériennes, voir aussi L. Pine, *Education in Nazi Germany*, *op. cit*., pp. 95-115. [↑](#endnote-ref-1)
2. N. Stargardt, *Witnesses of War : Children’s Lives under the Nazis*, London, Jonathan Cape, 2005, p. 291. [↑](#endnote-ref-2)
3. H. Koch, *The Hitler Youth : Origins and development, 1922-1945*, London, Macdonald and Jane’s, 1975, p. 101. [↑](#endnote-ref-3)
4. Voir P. Stachura, *The German Youth Movement 1900-1945 : An Interpretative and Documentary History*, Basingstoke : Macmillan, 1981.  [↑](#endnote-ref-4)
5. Cité dans J. Noakes et G. Pridham (dir.), *Nazism 1919-1945 : A DocumentaryReader*, Vol.2, Exeter, Exeter University Press, 1984, p.419. [↑](#endnote-ref-5)
6. *Ibid.*, p.420. [↑](#endnote-ref-6)
7. Cité dans H. Koch, *The Hitler Youth, op.cit.*, p.231. [↑](#endnote-ref-7)
8. Cité dans F. Tubach, *German Voices : Memories of Life during Hitler’s Third Reich*, Berkeley, University of California Press, 2011, pp. 1-2. [↑](#endnote-ref-8)
9. A. Günther, *Geist der Jungmannschaft*, Hamburg, Hanseatische Verlansanstalt, 1934, p.37. [↑](#endnote-ref-9)
10. J. Hermand, *A Hitler Youth in Poland*, Evanston, Illinois, Northwestern University Press, 1997, p.124. [↑](#endnote-ref-10)
11. Sur ce qui suit, voir Bundesarchiv Berlin, BA NS 26/353, « Führerordnung ». [↑](#endnote-ref-11)
12. Cité dans G. Knopp, *Hitler’s Children*, Stroud, Sutton Publishing, 2002, p.16. [↑](#endnote-ref-12)
13. J. Hermand, *A Hitler Youth in Poland*, *op.cit.*, p.64. [↑](#endnote-ref-13)
14. J. Herbst, *Requiem for a German Past : A Boyhood among the Nazis*, Madison, University of Wisconsin Press, 1999, p.98. [↑](#endnote-ref-14)
15. *Ibid.*, p.81. [↑](#endnote-ref-15)
16. *Ibid.*, p.174. [↑](#endnote-ref-16)
17. À ce propos, voir L. Tewes, *Jugend im Krieg : von Luftwaffenhelfern und Soldaten 1939-1945*, Essen, Hobbing, 1989 et H. J. Horchem, *Kinder im Krieg: Kindheit und Jugend im Dritten Reich*, Hamburg, Berlin, Bonn, Verlag E. S. Mutter und Sohn, 2000. [↑](#endnote-ref-17)
18. M. Kater, *Hitler Youth*, Cambridge, Mass. and London, Harvard University Press, 2004, p. 196. [↑](#endnote-ref-18)
19. J. Hermand, *A Hitler Youth in Poland*, *op.cit.*, p.34. [↑](#endnote-ref-19)
20. *Ibid.*, p.34. [↑](#endnote-ref-20)
21. *Ibid.*, p.66. [↑](#endnote-ref-21)
22. *Ibid.*, p.66. [↑](#endnote-ref-22)
23. M. Kater, *Hitler Youth*, *op. cit.*, p.173. [↑](#endnote-ref-23)
24. Cité dans *ibid.*, p.178. [↑](#endnote-ref-24)
25. *Ibid.*, p.199. [↑](#endnote-ref-25)
26. L. Tewes, *Jugend im Krieg, op. cit.*, p.357.  [↑](#endnote-ref-26)
27. M. Kater, *Hitler Youth*, *op. cit.*, p.200. [↑](#endnote-ref-27)
28. L. Tewes, *Jugend im Krieg, op. cit.*, p.358.  [↑](#endnote-ref-28)
29. Sur la Ligue des filles allemandes, voir M. Klaus, *Mädchen in der Hitlerjugend. Die Erziehung zur “deutschen Frau”*, Cologne, Pahl-Rugenstein, 1983 ; M. Klaus, *Mädchen im Dritten Reich. Der Bund Deutscher Mädel (BDM)*, Cologne, Pappyrosa Verlag, 1998 ; G. Kinz, *Der Bund Deutscher Mädel. Ein Beitrag zur außerschulischen Mädchenerziehung im Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, Lang, 1990 ; B. Jürgens, *Zur Geschichte des BDM (Bund Deutscher Mädel) von 1923 bis 1939*, Frankfurt am Main, Lang, 1994. Voir aussi, L. Pine, *Education in Nazi Germany*, *op. cit.*, pp. 117-136 et L. Pine, “Creating Conformity: The Training of Girls in the *Bund Deutscher Mädel*”, *European History Quarterly*, Vol. 33, N°. 3 (2003), pp. 367-85. [↑](#endnote-ref-29)
30. G. Rempel, *Hitler’s Children : The Hitler Youth and the SS*, Chapel Hill and London, University of North Carolina Press, 1989, p. 231. [↑](#endnote-ref-30)
31. *Ibid.* [↑](#endnote-ref-31)
32. N. Stargardt, *The German War : A Nation under Arms*, *1939-1945*, London, The Bodley Head, 2015, p.456. [↑](#endnote-ref-32)
33. G. Rempel, *Hitler’s Children*, *op. cit.*, p.233. [↑](#endnote-ref-33)
34. *Ibid.* [↑](#endnote-ref-34)
35. N. Stargardt, *The German War*, *op. cit.*, p.457. [↑](#endnote-ref-35)
36. Cité dans G. Knopp, *Hitler’s Children*, *op. cit.*, p.240. [↑](#endnote-ref-36)
37. M. Kater, *Hitler Youth*, *op. cit.*, p.221. [↑](#endnote-ref-37)
38. N. Stargardt, *Witnesses of War*, *op.cit.*, p.293. [↑](#endnote-ref-38)
39. G. Rempel, *Hitler’s Children*, *op. cit.*, p.238. [↑](#endnote-ref-39)
40. *Ibid.*,p.237. [↑](#endnote-ref-40)
41. A. Beevor, *Berlin :The Downfall 1945*, London : Penguin, 2002, pp. 340 et 356. [↑](#endnote-ref-41)
42. N. Stargardt, *Witnesses of War*, *op.cit.*, p.294. [↑](#endnote-ref-42)
43. Cité dans G. Knopp, *Hitler’s Children*, *op. cit.*, p.276. [↑](#endnote-ref-43)
44. G. Rempel, *Hitler’s Children*, *op. cit.*, p.262. [↑](#endnote-ref-44)
45. N. Stargardt, *Witnesses of War*, *op.cit.*, p.294. [↑](#endnote-ref-45)